mémoire plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

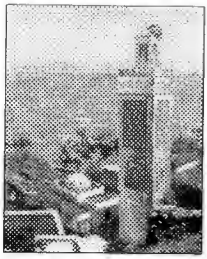
13

Un numéro de rentrée n'est jamais semblable aux autres. Il doit susciter une curiosité plus grande qu'à l'accoutumée. Vous trouverez pour ce numéro 13, nous l'espérons, de quoi satisfaire cette curiosité de rentrée. En outre, nous aimerions vous proposer une action : faire partager à d'autres le plaisir – c'est vous qui nous le dites – que vous trouvez, chaque trimestre, à la réception de votre revue. Autrement dit, soyez les propagateurs de notre mémoire. Aidez-nous à mieux faire connaître ce que nous faisons. Nous pouvons envoyer une documentation de votre part à ceux de vos amis que vous nous signalerez. Nous vous en remercions à l'avance et nous vous souhaitons une bonne rentrée.

N° 13. septembre 1997. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient



Espace historique 3
Les Italiens en Tunisie
Gérard Crespo

Ecrivain public 9
Bab el-Oued au cœur
Jean Brune

Hommes singuliers 15
Loti face au Maroc
Jeanne Turin

Le musée 19
Benjamin Sarraillon
Andrée Lugagne

Point livres 22
Repères bibliographiques
Janine de la Hogue

Les chemins de mémoire 25
Rencontre à Neuilly
Alain Amato

Brève 28
Des avatars pour une place :
La place du Gouvernement

Comité de rédaction
Janine de la Hogue
Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard
Adresse postale : 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Réalisation
BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. Tél/Fax : 01 53 19 02 60.
Impression : INSTAPRINT à Tours.

Adhésions/Abonnements
Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris.
Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adhérent :* à partir de 90 francs.
Prix au numéro : 25 F.
Commission paritaire en cours.

Les Italiens en Tunisie

Gérard Crespo

L'histoire du peuplement italien de la Tunisie et des relations franco-italiennes est fort intéressante. L'auteur de cet article aborde ici une question assez mal connue et précise les raisons du peuplement italien en Tunisie et l'historique des relations souvent mouvementées avec les Français.
Gérard Crespo est professeur d'histoire-géographie à Marseille. Il a publié *Les Italiens en Algérie, histoire d'une migration*, chez Gandini en 1994. Il est également co-auteur, avec Jean-Jacques Jordi, de l'ouvrage *Les Espagnols en Algérois 1830-1914, histoire d'une migration*, aux éditions de l'Atlanthrope en 1991.

Les liens qui unissent l'Italie et la Tunisie sont fort anciens et sont dus essentiellement à la proximité géographique : "il y a moins loin de Palerme à Tunis que de Palerme à Naples... et la Tunisie apparaît à l'Italien comme un appendice de la Sicile[1]".

Dès le Moyen Age, les Lomellini, riche famille génoise, acquièrent le monopole du commerce du corail de Tabarka, monopole qu'ils conserveront jusqu'en 1738, date à laquelle l'île est occupée par le bey. Au XVIe siècle, les milieux palermitains et messinois rêvent de conquête en Afrique afin d'assurer la sécurité de leurs côtes depuis la prise d'Alger par Barberousse. La Goulette – à proximité de Tunis – tenue alors par les Espagnols est fortifiée par un architecte italien, Il Fratino. Vers 1600 à Tabarka fonctionne un centre actif de rachats d'esclaves pendant que Cagliari offre les mêmes possibilités en ce qui concerne les captifs musulmans.

A la même époque, nous apprend Fernand Braudel, "le cheptel de Sicile est si peu de qualité que l'on fait venir des moutons de Berbérie[2]". Tunis est un rendez-vous d'échanges interlopes, une sorte de Shanghaï avant la lettre. Dans ce trafic intense, on remarque l'ascension fulgurante de certains personnages. Au XVIIIe siècle, un Florentin renégat, Mazal, est ministre de Ramdan Bey. Au début du XVIIIe siècle, le fondateur de la dynastie husseinite, Hussein ben Ali, fils d'un renégat corse ou crétois épouse une captive génoise. Un siècle plus tard, la mère d'Ahmed bey est sarde.

C'est en ce début du XIXe siècle que s'affirme la présence italienne en Tunisie. Le 17 avril 1816 est signé un traité d'amitié sardo-tunisien qui entraîne l'ouverture d'un

[1] G. Loth. *Le Peuplement italien en Algérie et en Tunisie.* Armand Colin, Paris, 1905.

[2] F. Braudel. *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II.* 3 Tomes.

consulat général sarde de Tunis. Le nombre des Italiens s'accroît. Il s'agit alors d'une élite, médecins, ingénieurs, qui jouent un rôle important à la cour du bey, lequel s'entoure volontiers de conseillers et de fonctionnaires originaires de la Péninsule.

Durant cette première moitié du XIXe siècle, il convient de signaler l'intense activité des religieux italiens qui continuent à traiter le rachat des esclaves, pourtant de moins en moins nombreux car la source s'est considérablement ralentie et s'achève en 1830 avec la conquête de l'Algérie. Les religieux s'occupent également de missions caritatives et tentent de ramener au christianisme les renégats. Ces relations n'empêchent pas les tensions puisque, à deux reprises, pour des incidents mineurs, la marine sarde mouille au large de Tunis, en 1830 et en 1844. Chaque fois le différend est réglé pacifiquement, le consul d'Angleterre jouant un rôle de médiateur.

Après 1850, la politique européenne des différents beys favorise l'installation d'artisans, de commerçants et d'hommes d'affaires italiens – mais aussi français. On évalue entre 6 000 et 7 000 personnes le nombre d'Italiens dans la Régence en 1856. Pour l'anecdote, les fours à chaux du Djebel Djeloud sont construits par un certain Tolosio, la minoterie rue des Salines à Tunis est propriété d'un dénommé Tisi et les fabriques de boissons gazeuses appartiennent à la société Montelatecci et Maglione; le Banco Industriali de Gênes s'installe à Tunis en 1873 et contribue à l'installation d'huileries à Sousse. Des ouvriers spécialisés développent l'industrie de la carrosserie.

Entre temps, en 1868, le gouvernement de l'Italie unifiée conclut avec le bey un traité d'amitié, de commerce et de navigation. Ce traité accorde, pour une durée de vingt-huit ans, aux ressortissants italiens, le droit d'exercer la profession de leur choix, de constituer des sociétés, de posséder des propriétés dans la Régence. L'Italie obtient alors la clause de la nation la plus favorisée. Il semble bien que le mouvement d'émigration des Italiens vers la Tunisie prend l'allure d'un courant régulier. En 1871, on en

DEUX PERSONNAGES TYPIQUES

Giuseppe Certa, capturé par des corsaires, apprend l'arabe, se convertit à l'Islam, entre en grâce auprès de Hamuda bey (1782-1814). A la mort de ce dernier, il est à l'origine d'une conjuration qui renverse Mahmoud, successeur de Hamuda. Giuseppe est alors nommé chef de la garde et vice-ministre du nouveau bey, Hussein. Giuseppe se distingue par sa culture et sa passion pour les livres ; il en collectionne un nombre important. En bon Sicilien, il reste proche de sa famille et de ses amis en Sicile, les fait venir à Tunis, leur trouve des emplois à la cour. Ils y demeureront même après sa disgrâce qui survient avec l'avènement d'Ahmed bey. Ce dernier acquiert la bibliothèque de Giuseppe – 2 527 volumes – et en fait don à la Zitouna, la plus grande mosquée de Tunis.

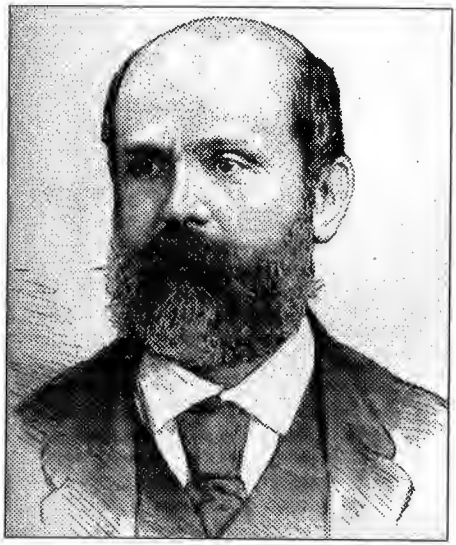
L'autre personnage est **le chevalier Raffo**. Secrétaire d'Ahmed bey, il offre ses services au Saint-Siège pour servir d'intermédiaire entre le pape et la cour de Tunis. Raffo permet l'implantation de missionnaires italiens, contribue à la création d'une église à Sfax et réussit, malgré les oppositions françaises, à installer un vicariat à Tunis.

dénombre 8 000, en 1881 20 000. Parallèlement, les visées coloniales italiennes se font plus pressantes. En janvier 1871, à propos d'incidents mineurs, les Italiens menacent les autorités tunisiennes d'une intervention militaire.

Les années 1870-1880 marquent un sommet de la rivalité italo-française en Tunisie. En 1874, la compagnie Rubattino inaugure la ligne maritime Tunis-Sfax. Mais en 1875, le consul de France, Roustan, obtient pour une compagnie française la concession de la ligne de chemin de fer Tunis-Alger. Puis celle de la ligne Tunis-La Goulette. Mais l'Italie fait annuler cette dernière adjudication et l'acquiert quatre fois sa valeur. Pendant ce temps, Rubattino prolonge la ligne maritime côtière jusqu'à Djerba. Avec la nomination, en décembre 1878, du consul général Maccio, homme intelligent et combatif, le ministère Cairoli marque sa volonté d'expansion. Parallèlement, les Italiens implantent une presse importante *Il Corriere di Tunisi* qui cessera de paraître en 1881, et des feuilles antifrançaises comme *La Protesta* et *La Sentinelle.*

L'intervention militaire française en Tunisie, la signature du traité du Bardo le 12 mai 1881 provoquèrent l'effet d'un séisme en Italie. Le ministre Cairoli démissionna le 14 mai. De nombreuses manifestations antifrançaises eurent lieu dans les grandes villes de la péninsule ; des heurts se produisirent à Marseille entre immigrés italiens et français le 17 juin, qui firent trois morts et 21 blessés. Dans le domaine diplomatique, l'Italie signa un traité d'amitié avec l'Autriche le 20 mai, et se rapprocha de l'Allemagne jusqu'à entrer dans la Triple Alliance.

Paradoxalement, l'installation des Français ne ralentit pas l'immigration italienne vers



M. Maccio, consul général d'Italie à Tunis

Tunis. Hormis en 1881, année de crise où le nombre d'entrées recensées est faible – 265 –, on comptabilise 2 235 arrivées en 1882 et près de 8 000 de 1883 à 1890. Mais ces chiffres seraient en dessous de la réalité car l'Italien "se soumet de mauvaise grâce aux formalités administratives de recensement à son débarquement". D'autre part, les arrivées sont comptabilisées en nombre de passeports délivrés or, à une famille qui débarquait, un seul passeport était délivré au chef de famille.

En 1900, la presse et les politiques français font état du péril italien. Il s'agit avant tout de minimiser leur importance numérique. On dénombre alors 63 000 Italiens face à 16 000 Français. Mais la presse italienne affirme qu'il y a 100 000 Italiens en Tunisie, chiffre confirmé par le journal français *La Vie catholique.* Eugène Bonhomme, journaliste à *La Politique coloniale,* ne craint pas d'affirmer que "la Sicile toute entière se vide sur la Tunisie" (29 novembre 1899).

Qui sont ces émigrants? Des saisonniers, pêcheurs, marins, ouvriers forestiers et agricoles. Mais aussi des ouvriers qui se déplacent au gré des chantiers. Les entrepreneurs recrutent directement la main-d'œuvre en Sicile à 3 francs la journée. Ainsi des Sardes débarquent à Tunis au mois de mai pour gagner les forêts de Khroumirie. Là, ils décortiquent le chêne-liège ou abattent le chêne-zéen. Les Italiens aménagent les ports de Sfax, de Bizerte, construisent l'arsenal de Ferryville[3], la voie ferrée de Sfax, de Gafsa, ou s'embauchent dans les mines de phosphate de Metlaoui.

Le député de Constantine, Morinaud, s'insurge contre cette omniprésence italienne dans le monde du travail : "Il est lamentable que les travaux de Bizerte soient exécutés par les Italiens." Mais, dans le même temps, il remarque : "Je sais bien que pour les travaux de terrassement, on ne peut avoir la prétention de demander qu'ils soient réservés à la main-d'œuvre française[4]."

Parallèlement, débarquent des émigrants agriculteurs, ouvriers comme nous l'avons signalé, mais aussi petits propriétaires siciliens qui acquièrent à bas prix des terres autour des villes et qui pratiquent les cultures maraîchères. La politique de colonisation officielle française, l'expropriation des terres, mais aussi l'absence de peuplement français permet aux Italiens (contrairement à ce qui se passe en Algérie) de fixer une population rurale relativement importante.

En 1902, on évalue à 11 000 personnes le nombre d'Italiens travaillant dans l'agriculture, dont 7 000 à leur compte. Outre les

L'agriculture traditionnelle au début du XXe siècle

Mines dans le nord-ouest de la Tunisie (1920)

maraîchers déjà cités, les Italiens sont également viticulteurs dans la région de Sousse.

Très présents démographiquement, pesant dans la vie économique, les Italiens développent également un vaste réseau culturel. Ils créent un journal, *L'Unione* (premier numéro 21 mars 1886), fondent la Société Dante Alighieri qui diffuse des livres et maintient le lien avec la mère patrie.

Puissants, ils en arrivent à créer un Etat dans l'Etat puisque les Conventions de 1896 qu'ils signent avec le bey leur octroient des prérogatives telles qu'elles font dire à un observateur de la vie tunisienne : "Il est possible à un Italien de dérouler tout le cycle de sa vie sans sortir du milieu italien. Il se marie au consulat italien, y déclare ses enfants qu'ils instruit dans les écoles italiennes, il est soigné à l'hôpital italien par des médecins italiens, il lit des journaux ita-

[3] Aujourd'hui Memzel Bourguiba.

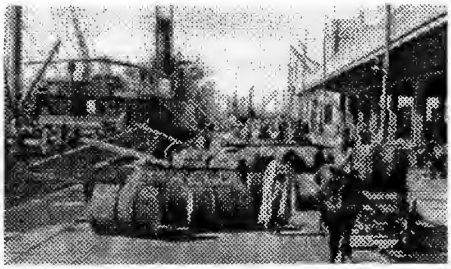
[4] *Journal Officiel*, janvier 1902.

liens, il est membre de sociétés italiennes; sans limitation dans le temps, sa descendance demeure italienne, situation véritablement extraordinaire[5]."

La France tente bien certaines mesures restrictives, comme la non-admission des médecins italiens à certains offices (1910) ou l'exclusion des entrepreneurs italiens des adjudications de l'Etat (1913). On pourrait penser que la première guerre mondiale, le changement de camp de l'Italie qui regagne la Triple Entente apaiseraient les tensions. L'année 1919 voit la cession par la France à l'Italie de quelques oasis à la frontière tuniso-lybienne, d'où une certaine détente.

Mais la querelle des chiffres reprend avec vigueur en 1921 quand un recensement officiel français dénombre 85 000 Italiens, alors que le révérend Lemaître, futur archevêque de Carthage, avance le chiffre de 130 000, comme Mussolini en 1923 dans un débat à la Chambre. L'importance du flux migratoire annuel réactive chez les Français la notion de péril étranger, et, chez les Italiens, la peur de voir remis en cause les avantages de la communauté. Les Français chercheront sans cesse à sous-estimer le nombre d'Italiens, ou à gonfler ceux de la population française. On peut toutefois estimer comme probable en 1939 la présence de 170 000 Italiens et 80 000 Français sur le sol tunisien[6]. Alors est-il concevable d'affirmer que "la Tunisie est une colonie italienne administrée par des fonctionnaires français[7]" ?

L'atmosphère de l'entre-deux guerres est donc empoisonnée par les campagnes de



Le port de Sfax

francisation mal perçues par les Italiens qui veulent préserver leur italianité et par l'avènement du fascisme qui ne cessera de clamer haut et fort les revendications coloniales (dont la Tunisie fait partie) indispensables à l'édification de *l'Impero*.

C'est dans ce climat tendu que, dès 1923, Mussolini tend à investir (non sans difficultés) les bastions culturels et économiques italiens et la Régence. Un journal, *L'Azione*, animé par des représentants des anciens combattants et de la Chambre de commerce, et un hebdomadaire, *La Nazione*, nouvellement créé, tentent de répandre le fascisme. Leur cible est double : les intérêts français, bien sûr, et les Livournais (descendants des juifs livournais installés depuis plus d'un siècle) suspects de francophilie. Les services du consulat sont réorganisés, les Italiens francophiles ou antifascistes sont soumis à des brimades de la part de leurs compatriotes.

En 1926, *L'Unione* tombe aux mains des fascistes, ainsi que l'association culturelle Dante Alighieri. Seul, le Banco Italiano di Credito, bien que contrôlé par l'Institut italien de crédit pour le travail à l'étranger,

---

[5] Monchicourt (de). *Les Statuts des Italiens en Tunisie. Questions nord-africaines*, 1938.

[6] J. Bessis. *La Méditerranée fasciste.* Karthala, Paris, 1981.

[7] J. Bessis. *op. cit.*

reste encore composé en majorité en son conseil d'administration de personnes écartées de *L'Unione*.

Mais, à partir de 1926, le gouvernement fasciste est consolidé et, jusqu'à la guerre, entretient une politique violemment francophobe. Seuls, les accords Laval-Mussolini de 1935 apportent une détente, accords dont un texte tenu secret aurait prévu la liberté de conquête en Ethiopie contre la levée de l'hypothèque italienne en Tunisie. En 1938, les accords (qui d'ailleurs n'avaient jamais été appliqués) sont dénoncés par l'Italie. L'événement provoque de la part des Français de Tunisie des manifestations italophobes et des affrontements entre les deux communautés. Le voyage de Daladier (janvier 1939), comme aussi l'inquiétude d'un nombre non négligeable des Italiens de Tunisie soucieux de défendre leurs intérêts, calment un temps les esprits.

Le 10 juin 1940, l'Italie déclare la guerre à la France. C'est le début d'une fracture irrémédiable entre Français et Italiens de Tunisie. La réaction immédiate de la France est l'internement des chefs de famille italiens dans des camps en Algérie et en Tunisie. Sitôt l'armistice franco-italien signé le 24 juin, ceux-ci réintégreront leur domicile. Mais le régime de Vichy multiplie les tracasseries ; un millier d'Italiens sont expulsés. Entre 1941 et 1943, près de 30 000 Italiens quittent volontairement la Tunisie. Autre problème : la question des juifs italiens. Ceux-ci tombent sous le coup des lois antisémites de Vichy et, paradoxalement, les autorités italiennes sont conduites à défendre les droits de leurs ressortissants.

L'occupation de la Tunisie par les Forces alliées, le 7 mai 1943, accroît le fossé entre les deux communautés. Un certain nombre d'Italiens reprend le chemin des camps ; leurs biens sont soumis à séquestre. Le 22 juin 1944, une décision du gouvernement d'Alger abroge les Conventions de 1896 et une série de décrets d'expulsions frappent directement 4 000 à 5 000 Italiens et une dizaine de milliers par voie indirecte (personnes liées aux expulsés par des liens familiaux ou de travail). Ce n'est que le 29 novembre 1947 qu'un accord précisant les conditions de résidence des Italiens de Tunisie est signé entre Rome et Paris. Le départ des Italiens, amorcé dès 1940, n'a cessé de se poursuivre. En 1956, on ne recense plus que 66 000 Italiens en Tunisie. L'indépendance accroît l'hémorragie puisqu'ils sont 36 000 recensés en 1962 et 10 000 en 1969.

Que reste-t-il aujourd'hui de la présence italienne en Tunisie ? Outre le fort génois de Tabarka et quelques vestiges çà et là, une petite communauté d'environ 2 000 personnes réside à Tunis. Le *Corriere di Tunisi* paraît toujours et a célébré, en mars 1996, son quarantième anniversaire. Cette célébration a donné lieu à la tenue d'une semaine tuniso-italienne à laquelle ont participé de nombreux artistes, écrivains et cinéastes, mais aussi des chercheurs, historiens, juristes et politologues qui ont débattu, lors d'un colloque, sur le thème : *Italie et Tunisie, un exemple de dialogue entre les deux rives de la Méditerranée.* Dialogue quotidien entre les nombreux touristes italiens et les commerçants des souks, entre les milieux d'affaires de Tunis et de la Péninsule. ■

Bab el-Oued au cœur

Jean Brune

Jean Brune, fils d'Algérie, écrivain si sensible et trop méconnu, a écrit de très belles pages sur un quartier d'Alger qu'il connaissait et aimait bien. Ces pages, il les a écrites dans un livre amer, tragique, où se lit son désespoir et son amour pour son pays. C'était son *Journal d'exil* (La Table Ronde, 1961).

Jules de Goncourt écrivait autrefois à son frère Edmond : "Décidément, mon cher, il n'y a que deux villes au monde : Paris la ville de tout le monde, Alger la ville de l'artiste !"

On pourrait pasticher cette formule et dire qu'il y avait deux terres en France : la métropole, patrimoine commun riche de tout ce que le temps et les hommes y ont accumulé ; et une terre neuve, un creuset dans lequel les Français pouvaient assister à un phénomène extraordinaire : la naissance d'une nouvelle cellule française. Cette cellule, c'est Bab-el-Oued. Elle est ma patrie selon le cœur. Je n'y suis pas né ; je suis né sur les terres du Grand Sud où l'on apprend le sens du silence et le goût de la solitude. Mais j'aime Bab-el-Oued.

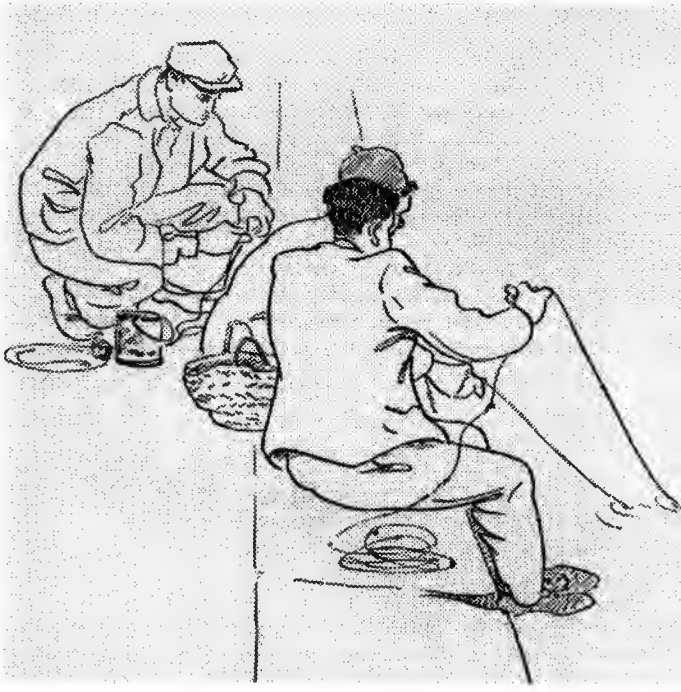
Si l'on veut comprendre la naissance, et déjà peut-être, un peu du secret de Bal el-Oued, il faut imaginer l'Alger des anciens âges. Tous les marins d'Europe, les Génois, les Hollandais, les Catalans, les Anglais et les Français, nous en ont laissé des images naïves composées par des graveurs correspondants de guerre, pendant que les artilleurs bombardaient la ville aux ordres de Doria, de lord Exmouth, de Ruyter ou de Duquesne.

Alger a quatre portes. A l'est, face au soleil levant, la porte de la mer dont les voûtes résonnent depuis des siècles des défis des marins et des lamentations des esclaves. A l'ouest, face aux djebels Bab-el-Djedid... la porte neuve, aux abords de laquelle il ne s'est jamais rien passé, mais par où entreront les soldats de Bourmont le 5 juillet 1830. Au sud, la porte d'Azoun – Bab-Azoun – sur laquelle est venue échouer au XVIe siècle l'expédition de Charles Quint. Elle ouvre sur l'amphithéâtre de Mustapha tout semé de villas de rêve aux parures de cèdres et de faïences de Delft, dans lesquelles les "Raïs" abritent les belles captives aux yeux de gazelle. Au nord

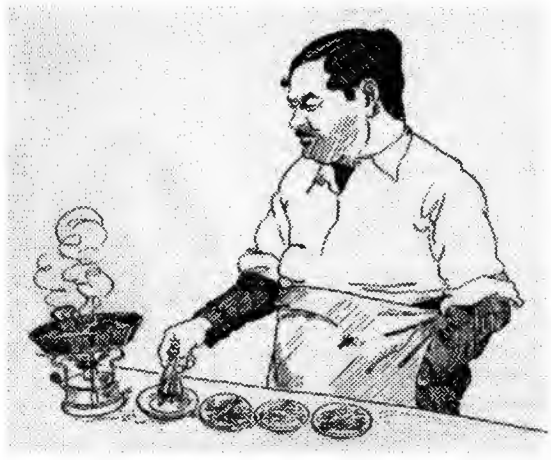
enfin, la quatrième porte ouvre sur les cimetières et les cloaques qui s'étendent au pied de l'arête d'El-Khettar. On y jette les ordures. C'est pourquoi le fort qui borde la porte s'appelle Bordj-Ez-Zoubia – le fort des immondices. Au fond du cloaque coule un ruisseau – un oued – qui descend du ravin que les Français baptiseront "Frais vallon". L'oued s'appelle Oued M'Kacel, et la porte qui ouvre sur ce marais s'appelle naturellement la porte de l'oued, Bab-el-Oued.
Le décor est planté.
Quand l'oued M'Kacel eut été enfoui dans le béton et transformé en égout et quand la gare eut remplacé les Messageries, Bab-el-Oued sut qu'il était devenu une ville plus importante que cent autres villes de France qui étaient déjà célèbres quand le faubourg n'existait pas encore. Entre-temps, le bain des chevaux était devenu le bain des familles. Aujourd'hui, la gare a cessé son service. Isolée comme une oasis d'ombre au bord de la mer qui chuchote sous les ciels givrés d'étoiles, elle est devenue le lieu de rendez-vous des amoureux. C'est la gare de Cythère. Mais dans la ville, les quartiers s'appellent toujours la Cantera, la Bassetta, la Pompe, le Moulin, les Messageries... Et la presqu'île de cafés qui s'allonge vers le cimetière a reçu le nom de Consolation.
Si l'on consent à schématiser – peut-être exagérément – on peut dire que Bab-el-Oued a deux passions : la musique d'une part et, d'autre part, ces repas de Pantagruel que l'on prend en commun sur la plage ou au cabanon ; et que l'on appelle des *cassouellas*. Comparé à ces passions dévorantes, le reste est distraction d'esthète. Et ce reste, c'est un plaisir solitaire de rêveur : la pêche, et deux habitudes de fin de jour : la promenade sur les trottoirs et l'apéritif autour des bars.
La musique est partout à Bab-el-Oued. Elle est chanson allègre des guitares ou plainte nostalgique de l'accordéon, le soir, au coin des rues, quand monte dans l'air chaud qui en exalte les senteurs, l'odeur des viandes grillées en plein vent et l'âcre parfum des boissons à l'anis. Elle tombe des balcons ouverts l'été à la brise du large. Elle monte des trottoirs quand Pépète, Vincent, Antoine ou Sauveur s'en vont comme autrefois à Séville donner la sérénade à Carmen ou à Dolorès.
La pêche procède d'autres rites, peut-être plus immuables encore. On se lève avant l'aube quand traînent encore dans les ruelles les relents d'anis et de grillade que n'ont pas dispersés les brises du matin qui viennent d'Espagne ou d'Italie. Pendant que l'on avale un café noir, amer et âcre, on serre dans un couffin de palmier tressé les hameçons, les amorces qui sentent la marée aigre, le casse-croûte et la bouteille de vin rosé. Enfin, on jette la gaule de roseau sur l'épaule, comme un soldat prendrait son fusil. Et l'on s'en va le long des trottoirs qui luisent sous les réverbères, dans les ruelles inondées par les rosées de l'aurore.
Ce que font les pêcheurs encastrés entre le ciel et l'eau sur les *pasteras* que font dan-

ser les vaguelettes en face de Matarèse ou de la Consolation, près des rochers de la Reine Mathilde ou des Deux Chameaux, personne ne le saura jamais. Peut-être pêchent-ils tout simplement, et peut-être imaginent-ils qu'ils pêchent. Mais ce n'est qu'une illusion. Je n'y céderai jamais. Je sais trop, pour les avoir souvent accompagnés, que – sous le prétexte de pêcher – ils rêvent face au panorama de la ville, cet entassement de pierres blanches qui ressemble curieusement aux vieilles lithographies de l'Alger barbaresque. Le soleil leur verse une sorte d'ivresse confuse, mais délicieuse. Ils flottent un moment sur un radeau de reflets vivants que la lumière éteint et rallume sur l'eau. Puis ils chavirent aux frontières de l'inconscience dans un paradis éclairé par des millions de paillettes vivantes, et bercés comme les califes de la légende, ils savourent des journées heureuses, nettoyées des misères et des médiocrités de la vie. La pêche, c'est peut-être l'opium de Cagayous.

Le soir, quand le soleil a coulé du cobalt sur les montagnes de la Bouzaréah et que la mer devient un miroir d'acier bruni, les pêcheurs rentrent. Dans le couffin au fond duquel gisent les maigres prises, la bouteille de vin rosé est vide. Un petit poulpe s'y tient agrippé autour du goulot comme un ivrogne à un bec de gaz. Il reste à raconter, devant une rangée de verres d'anisette, ces histoires de pêche que tout le monde connaît et qui ont eu pour théâtre les criques qui dessinent une dentelle de rochers et d'écume depuis les Deux Moulins jusqu'au môle du Cassour. Ces criques devant lesquelles défilent dans les crépuscules roses, les chalutiers des pêches fabuleuses qui font rêver Bab-el-Oued.



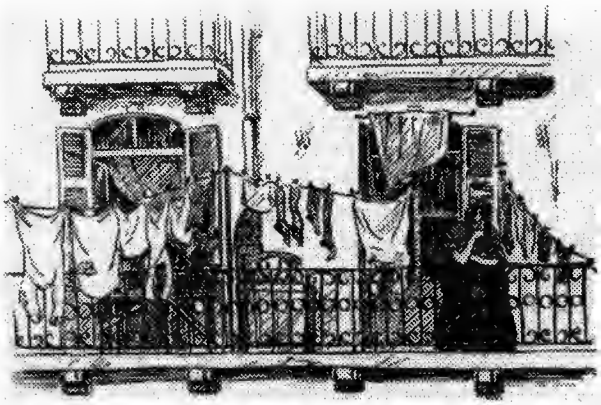
Les *cassouellas*, la pêche, ce sont les distractions du dimanche, des jours fériés, ou des jours volés à la vie quand, de temps à autre, on fait l'école



buissonnière du travail. Il reste la fête quotidienne du soir, cette flambée de détente et de gaieté, dont l'habitude vient d'Espagne, et qui est quelque chose comme la cérémonie rituelle par laquelle on célèbre la fin du travail. A Bab-el-Oued, la fête s'ordonne comme un ballet, en deux grandes figures : la promenade sur les trottoirs d'une part et, d'autre part, la communion païenne de l'apéritif devant l'autel des comptoirs surchargés de soucoupes qui débordent de tout ce que l'Espagne, Malte, les Baléares et l'Italie peuvent imaginer de condiments.

Cette habitude – on devrait dire cette technique – qui consiste à exciter la soif des consommateurs en leur offrant les mets les plus invraisemblables à la condition qu'ils soient épicés, c'est l'une des marques les plus authentiques de Bab-el-Oued, et peut-être celle qui a curieusement le mieux retenu l'attention des visiteurs du faubourg. Ce qu'offrent les soucoupes orgueilleusement alignées sur les bars s'appelle la *kémia*. Un mot qui lui aussi met en déroute la perspicacité des étymologistes. Nul n'en a jamais donné une bonne explication. En revanche, par extension, le mot a pris le sens de "petite quantité" parce que si les soucoupes sont nombreuses, elles ressemblent à une vaisselle de poupée. On dit à Bab-el-Oued "taper une *kémia* de rigolade", ce qui correspond à une petite pinte de bon sang. Aucun propriétaire de bar ne pourrait espérer faire ses affaires s'il n'offrait pas à ses clients la dîme de la *kémia*. Ce n'était à l'origine que les produits austères de l'Andalousie ou de Malte, les "tramousses" et les pois chiches, les bien nommés sur lesquels échouent les dentitions les plus solides. Mais très vite est née autour de la *kémia* une sorte de compétition qui a contraint les patrons de bistrots à des efforts d'imagination sans cesse renouvelés. Il doit être aujourd'hui impossible d'établir une bonne liste de tout ce qui peut servir de *kémia*. Il faudrait énumérer les tramousses et les pois chiches déjà cités. Bab-el-Oued appelle ces derniers des *bli-blis*. Puis viendraient les escargots, le fenouil, les cacahuètes, les sardines, les petits cubes de saucisson ou de gruyère, les olives naturellement, aussi bien noires que vertes, les "variantes" multicolores qui sont des carottes, des choux-fleurs, des oignons marinés dans le vinaigre. Il faudrait ajouter pêle-mêle les céleris, les moules, les radis, les petites pommes de terre

bouillies, les piments – bien sûr – mais aussi les tomates, les anchois, les poivrons, les fritures de petits poissons, les calamars et les bras de poulpe découpés en tronçons et accommodés avec de l'ail, de l'huile, du persil et tant de condiments qu'on en perd la liste. On n'en finirait jamais.



Il suffit de conclure par un sommet et ce sommet c'est le caviar de Bab-el-Oued. La recette en est simple. Procurez-vous une grappe d'œufs de bonite ou de thon. Laissez-la sécher entre deux planches peu à peu alourdies de poids judicieusement augmentés. Armez-vous de patience. Vous obtiendrez une sorte de galette compacte, relativement dure sous la dent, mais qui, assaisonnée d'ail, de persil et marinée dans l'huile, fera honneur à la fois à votre souci d'originalité et à votre sens de "l'universel méditerranéen".

Enfin, dans ce domaine particulier de la *kémia*, comme en tant d'autres domaines, est intervenue une sorte de spécialisation. Certains bars n'offrent qu'une seule *kémia* mais la soignent comme une cuisine. Et Bab-el-Oued sait que chez François on mange des sardines en *scabetch* et chez Sauveur des escargots. Le poulpe de chez Antoine est réputé. Il s'ensuit à l'heure de l'apéritif des migrations chaque soir recommencées dans leur ordonnance immuable.

A chaque étape le ton monte. Les *kémias* épicées incitent à boire. L'anisette qui ne peut être que de chez Gras ou de chez Liminana délie le verbe. On raconte la dernière histoire, plus épicée que la *kémia* et qui défraie la chronique de la Bassetta ou de la Cantera. Après, on reconstruit le monde. La politique exerce sur Bab-el-Oued un véritable envoûtement. On en débat à haute voix face aux *kémias* de céramique dont les couleurs vives déteignent dans les sauces au poivre rouge ou au cumin. Le comptoir c'est le forum de Bab-el-Oued. Les Démosthènes du faubourg s'y entraînent à la déclamation en mâchant des tramousses, des cacahuètes ou des *bli-blis*; et leurs tirades sont à peine interrompues par les jurons des sages qui jouent aux cartes espagnoles et qui, exilés dans leur passion, "tombent" l'as de copa ou le dix d'oros d'un coup de poing sur la table.

La promenade, c'est davantage une parade qu'un *footing*, car tout, autour de la Méditerranée, est une danse. C'est le triomphe de la jeunesse et plus particulièrement des filles. Elles vont par groupes pour s'encourager mutuellement au défi des œillades. Elles ne portent plus la rose dans les cheveux comme les filles dont on

imprimait l'image autrefois sur les paquets de cigarettes de la Vve Berthomeu, mais elles montrent plus généreusement leurs épaules hâlées aux garçons qui leur chuchotent au passage des impertinences. Elles rient, heureuses.

Cependant tout ceci, cette fresque vivante, ces tumultes, ces couleurs trop vives, ces parfums trop lourds, ces gestes, les *cassouellas* trop copieuses et trop arrosées, l'accordéon sur la plage, sous les ciels givrés d'étoiles, Bastos cette Providence, les œillades que Sauveur lance à Carmencita sur la *rambla* miniature des Trois Horloges dont les mauvaises langues prétendent que deux sont réglées sur le méridien de Greenwich et la troisième sur le vent d'est, la *tchatch* de Cagayous, les sérénades à la guitare, le dix d'oros que "tombent" les joueurs de cartes espagnoles, la *kémia* que "tapent" les buveurs de Gras ou de Liminana qui, chaque soir, reconstruisent le monde devant les bars inondés d'anisette, la Bassetta, la Pompe, la Cantera, les pêcheurs qui basculent face à la Consolation dans des paradis de lumière, le grand air du *Pays du sourire* que chante Rodriguez après le casse-croûte, les histoires de la tia Balbossa, et les jeux turbulents des *oualliounes* autour du buste de Musette près du quartier des gitans tondeurs de chiens... ce n'est peut-être que le décor et le thème d'une pièce à grand spectacle que Bab-el-Oued joue sans trop y croire pour rester fidèle à sa légende. Nous pouvons être complices de la supercherie, parce qu'elle nous ravit.

Car justement Bab-el-Oued, aveuglé par les couleurs qui le parent, emporté, roulé par l'apparente fureur de ses passions, fasciné par ses jeux, grisé par la frénésie de ses gestes, le bouillonnement de ses langues mêlées, la richesse de son verbe, paraît être le quartier le plus bruyant d'Alger et le plus spontané. C'est aussi le plus silencieux et le plus secret. Et qui se laisserait prendre au piège des tapages, et ne saurait pas déceler le secret sous les oripeaux, pourrait sans doute dessiner un portrait de Bab-el-Oued enrichi par toutes les grâces criardes du clinquant, – il n'aurait aucune chance d'en surprendre la véritable beauté. Il ne dépasserait pas les jeux funambulesques et un peu grossiers de la caricature.

Il reste à dire l'essentiel.

C'est-à-dire qu'il reste à cesser un moment de se distraire et de sourire, et à fermer les yeux sur les couleurs des décors, le pittoresque des costumes, les paillettes de la lumière, la forte musique du langage, toute cette magie qui naît des noces vivantes des choses et des gens ; pour écouter les voix du silence et laisser chuchoter le cœur.

■

Loti face au Maroc

Jeanne Turin

Il paraît que Sacha Guitry a dit de lui : "L'homme était marié. L'officier l'était moins. Loti ne l'était pas." Ce jugement, pour amusant qu'il soit, même s'il apparaît un peu réducteur, correspond pourtant bien à la complexité du personnage et de ses amours. Mais, ici, à part quelques repères biographiques assez nécessaires, c'est à l'écrivain Pierre Loti que nous aurons affaire et, plus précisément, au regard qu'il a porté sur le Maroc et aux jugements des autres sur son récit *Au Maroc.*

Loti, capitaine de frégate

C'est à 19 ans que Julien Viaud, officier de marine qui n'est pas encore Pierre Loti met le pied pour la première fois en Afrique. Il est à Alger avec le croiseur Jean-Bart. C'est la Casbah qui l'attire. Il en dessinera quelques aspects et, en 1884, publiera *Les Trois Dames de la Kasbah.*

Près de vingt ans plus tard, en 1889, il va découvrir le Maroc à l'occasion d'une mission diplomatique, de Tanger à Fez, sur l'initiative du diplomate Jules Patenôtre. Il publiera assez vite un récit de voyage intitulé tout simplement *Au Maroc.* D'après la correspondance que Patenôtre adressa à Loti, on comprend que le diplomate attachait beaucoup d'importance à ce livre [1]. Il aurait voulu que l'ouvrage prît pour titre : *Une ambassade à la cour de Fez*, montrant ainsi le sérieux de la documentation. Il suggère à Loti d'introduire plusieurs anecdotes dont il lui garantit l'authenticité, il lui cite même des faits et des chiffres destinés à étayer son récit. Un autre personnage a beaucoup aidé Pierre Loti. Le médecin-major Fernand Linarès, qui avait vécu au Maroc pendant 25 ans avant le protectorat français, avait eu l'occasion de soigner le sultan, était devenu conseiller de la cour et en connaissait admirablement tous les rouages. Il était donc pour Loti l'homme indispensable. C'est Linarès qui l'engagea à revêtir un vêtement arabe pour circuler plus librement et mieux observer et qui lui prêta même sa maison quelque part à Fez dans une "venelle étroite, sale, obscure, inquiétante, aux murs croulants... qui va se rétrécissant à la façon des pièges à rats".

Au Maroc paraît tout d'abord en feuilleton dans *L'Illustration* des 24, 31 août, 7, 14, 21 et 28 septembre, 5, 12, 19 et 26 octobre 1889 avec des illustrations de Benjamin Constant, Aimé Morot, Maurice Romberg et Pierre Loti. Puis une première édition en un volume sort

[1] Il avait choisi Loti pour qu'il soit l'historiographe très officiel de sa mission marocaine.

le 18 janvier 1890 chez Calman-Lévy. Dès la première année le livre atteint sa 22e édition, en 1903 ce sera la 35e édition.

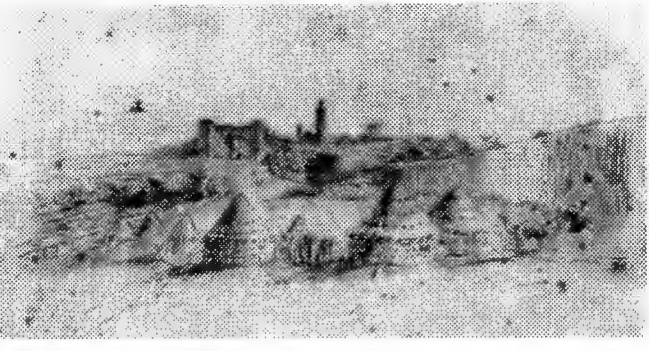
Depuis, *Au Maroc* a connu de nombreuses rééditions.

Dès sa publication, la critique a diversement apprécié l'ouvrage. Les contemporains, dans l'ensemble, y ont été assez sensibles. Jules Lemaître écrivait : "Et le poète vous insinue peu à peu l'âme qu'il a lui-même... âme amoureuse et triste, toujours inquiète et toujours frémissante. Et c'est de cette âme que vient aux petites phrases de Loti leur immense frisson." Adolphe Brisson, en 1890, est aussi séduit : "Je viens d'en terminer la lecture et je suis grisé... Ma tête est pleine de soleil, de couleurs, de parfums. J'ai accompli, en deux heures, un éblouissant voyage. Je connais le Maroc comme si j'y étais allé – que dis-je, bien mieux ! Car Loti a une finesse de perception que ne possèdent pas les explorateurs vulgaires... Positivement, en lisant une relation de Loti, on chemine avec une âme et c'est là une façon tout à fait exquise de voyager."

En 1990, *Les Carnets de l'exotisme*[2] ont consacré leur numéro 4 à *Au Maroc avec Pierre Loti.* Des auteurs fort divers étudient le texte et, à travers le texte, découvrent l'homme. Ce récit de voyage "à la limite du travail de commande" est beaucoup moins connu que ses romans et marque une facture fort originale. Roland Lebel, dans son ouvrage *Les Voyageurs français au Maroc* (Larose, 1936) nous dit que "*Au Maroc* est le premier ouvrage coloré qui ait, de nos jours, captivé la curiosité marocaine... de sorte qu'on a pu dire, à juste titre, que c'est avec Loti que le Maroc entre réellement dans la littérature française". Il dit aussi que c'est le "premier livre de pure description en français sur le pays... et que cette œuvre a donné une forme et une couleur au Maroc".

Denise Brahimi souligne que Pierre Loti réussit à évoquer Fez sans tomber dans des descriptions de guides touristiques : "Pour la mosquée Karaouine qu'il ne peut manquer d'évoquer, il le fait de manière à lui garder tout son mystère. En effet, il la décrit justement le jour où c'était défendu de la visiter ! Ainsi tout le plaisir du regard et de la description tient à l'éblouissement d'un regard furtif, jeté au passage et qui va se perdre dans l'infini des arcades." Avec son sens exquis du vide, de l'inutile, il choisit justement une porte qui semble ne donner sur rien : "Et, tandis que je contourne à cheval ces débris de remparts sous

dessin de Loti au Maroc



[2] Editions Le Torii.

REPÈRES BIOGRAPHIQUES

Julien Viaud naît en 1850 dans une famille protestante de Rochefort-sur-mer, il a une grande différence d'âge avec sa sœur (19 ans) et son frère (14 ans) qui, tous deux, auront une grande influence sur lui.
Elevé et choyé dans la grande maison familiale par des femmes (grand-mère, mère, sœur, tantes, etc.), l'enfant développe une sensibilité presque maladive. Très doué, il apprend le dessin avec sa sœur, joue du piano, écrit.
Il admire beaucoup son frère Gustave qui s'en est allé courir le monde comme chirurgien de marine. Les récits qu'il lui a faits ont enfiévré son imagination. Sa douleur est immense lorsque, en 1865, l'officier, épuisé par le choléra et les fatigues du métier, meurt sur le bateau qui le ramenait en France.
Dès cet instant, Julien Viaud sait qu'il partira sur les traces de son frère et qu'il préparera Navale. Le sort s'acharne sur la famille Viaud. Le père, qui écrit une histoire de Rochefort, secrétaire général de la mairie, est accusé d'avoir égaré des titres appartenant à la mairie. Après un procès suivant une enquête humiliante, il est finalement acquitté mais comme les titres n'ont pas été retrouvés, il doit rembourser les titres, les frais de procès, etc.
La maison familiale doit être vendue et la famille ressent durement l'humiliation de tous ces événements. Le garçon a seize ans et demie et quitte les siens pour la première fois. Il part pour Paris, est inscrit au lycée Napoléon (le lycée Henri IV d'aujourd'hui) pour y préparer Navale qu'on appelait alors le Borda, du nom du vaisseau-école amarré en rade de Brest. Il y est admis en 1867.
C'est pour Julien Viaud un changement de vie total. Il est passé d'un entourage douillet, affectueux, presque entièrement féminin, à une formation rude dans une communauté virile.
Désormais, sa carrière d'officier de marine va se dérouler de façon classique au début puis beaucoup plus étonnante par la suite, doublée pourrait-on dire par la renommée littéraire de Pierre Loti.
En 1870-1871, il est sur la corvette Decrès, en mer du Nord et en Baltique.
Il n'a pas encore publié de livres mais a déjà beaucoup navigué. La vie orientale le séduit, l'Islam l'attire. Une aventure avec une femme circassienne lui inspire son premier livre, *Aziyadé*, qu'il publie sans nom d'auteur en 1879.
Il signe pour la première fois Pierre Loti son livre *Le Roman d'un Spahi.*
Mais il découvre l'Extrême-Orient en 1883 au cours de l'expédition du Tonkin et en restera toujours marqué. Ses livres ont un grand succès et lui apportent considération et richesse. Il peut racheter la maison familiale, l'agrandir et la transformer (une salle médiévale, un salon turc, un salon arabe, une mosquée).
Il continue à voyager. Son dernier commandement de 1903 à 1905 l'amène à Constantinople. Après sa retraite il effectue des missions pour les Affaires étrangères.
Il s'était marié en 1886, a un fils, mais a une liaison avec une Basquaise qu'ils installera à Rochefort à peu de distance de sa maison et qui lui donnera trois fils.
Il meurt en 1921 dans la maison qu'il avait achetée à Hendaye.

Loti déguisé en Maure

le grand écrasant soleil, une de ces portes m'arrête comme la chose la plus délicieusement arabe que j'aie encore jamais vue et la plus étrangement mélancolique : au milieu de cent mètres de monotone et formidable muraille, elle ouvre son ogive isolée, qu'encadrent des dessins mystérieux; et, à côté, un vieux dattier solitaire élève tout droit son bouquet de palmes jaunies." Ainsi, dit Denise Brahimi, "la ville tout entière s'impose peu à peu à partir des détails qu'il sait voir et placer. Le parti pris artistique est évident."

Alain Quellà-Villéger a consacré dans sa fort intéressante et complète biographie, *Loti l'incompris* (Presses de la Renaissance, Paris, 1986), un chapitre à *Une ambassade au Maroc :* "Voir et non savoir. L'auteur préfère les notes primesautières, fugitives, dégagées de tout appareil érudit, de toutes contingences politiques."

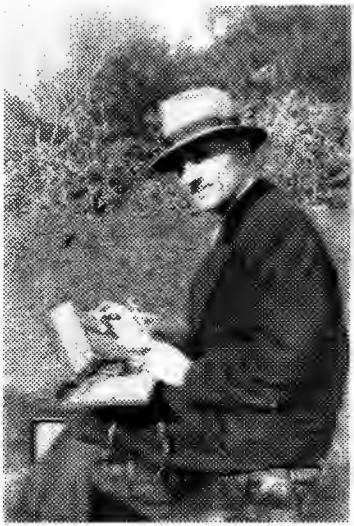
Elwood Hartman, professeur de français aux Etats-Unis, déclarait au cours d'une communication à Lexington : "Roland Lebel, colonialiste s'il en fût, admettait curieusement les intentions esthétiques de Loti, étiquetant *Au Maroc* "premier livre de pure description" en français sur ce pays, affirmant que cette œuvre a donné "une forme et une couleur au Maroc". Ce que nie Abdeljilil Lahjomri, précepteur du roi Hassan II, qui conteste le talent de Loti et le juge médiocre. Le professeur américain cite aussi "Pierre Flottes qui retenait le Loti peintre et dessinateur, Charles Wesley Bird qui comparaît Loti à Fromentin et à Gautier et qui estimait également que Loti était bel et bien un collaborateur de la politique impérialiste française... Le grand homme de lettres français de Stanford University, Albert Guérard... rangeait Loti dans la tradition parnassienne... C'est un poète amusé par les splendeurs multiples de l'univers visible, un voyageur à la fois en quête de lui-même et désireux de se fuir."

Denise Brahimi, selon Hartman, "affirme avec force que ses romans exotiques... sont tant du point de vue de la forme que du fond, à l'opposé du roman colonial". Alain Quelle-Villégier a enfin apporté sa contribution dans l'image d'un Loti anticolonialiste. Bref, autant de jugements contrastés, illustrant bien la complexité du personnage.

Comme l'écrit Guy Dugas dans cette même livraison des *Cahiers de l'exotisme* : "Si Pierre Loti a effectivement subi après-guerre, et jusqu'à ces dernières décennies, une sévère éclipse, il n'en finit pas d'être à présent redécouvert par des générations avides de voyages et de nostalgies." Guy Dugas n'en veut pour preuves que les récentes biographies de Pierre Loti et les très nombreuses rééditions de ses œuvres. ■

Benjamin Sarraillon

Andrée Lugagne



Issu d'une famille de viticulteurs de la Drôme, Sarraillon naît le 28 novembre 1900 à Saint-Donat-sur-l'Herbasse. Rien ne le prédisposait à devenir un peintre du soleil, rien sinon le désir de connaître autre chose que l'atmosphère un peu étouffante de Lyon. Attiré très jeune par la peinture et le dessin, il va également se lancer dans d'autres domaines, maquettiste, publicitaire, lithographe, il sera tout cela. En 1920, il est entré dans l'atelier Bonnard et c'est sur les conseils de Bonnard lui-même qu'il décide de faire un voyage de trois mois en Algérie.

Là, c'est l'éblouissement, et il décide de s'établir à Alger. Ce qu'il fait en 1924. Il y ouvre un atelier de dessin. Dès 1925, il se sent attiré par la peinture orientaliste qui lui fait découvrir le peintre Etienne Dinet. Sarraillon est frappé par cette rencontre : "Cet admirable artiste au magnifique talent eut la bonté de me recevoir dans sa belle villa de Saint-Eugène à Alger, et de s'intéresser aux œuvres que je lui avais apportées... il me donna de bons conseils puis me pria de revenir pour suivre mes progrès... me considérant comme son élève. Je lui dois d'avoir compris l'art musulman car il m'a initié à sa profondeur et à ses caractéristiques très particulières."

Sarraillon s'inscrit à la Société des peintres orientalistes et consacre tous ses loisirs à peindre ; Mais il faut

Le Marabout Sidi yaya *(46 x 32,5)*

vivre et c'est à son métier de maquettiste et d'illustrateur, à ses collaborations à des revues et des journaux qu'il doit de pouvoir peindre pour son plaisir. En 1925, il illustre et récrit entièrement à la main et réalise en lithographie l'ouvrage de l'écrivain algérianiste Robert Randau, *Cassard le Berbère.*

Sa première exposition a lieu en 1932 à la Maison des livres, rue Dumont-Durville. Il ne cessera d'exposer jusqu'en 1962.

En 1939, il illustre l'ouvrage d'un Père blanc, le père Pineau : *Monseigneur Dupont, vicaire apostolique du Nyssa* et celui de Martial Rémond, *Djurdjura, terre des contrastes.*

D'août 1939 à fin 1945, il est mobilisé comme cartographe, en particulier au Deuxième bureau. En 1943, étant au secrétariat du général Giraud, il réalise, outre le portrait officiel du général, quarante-huit portraits d'officiers supérieurs français, anglais et américains.

Dès sa démobilisation, il reprend ses activités artistiques et expose dans divers salons et galeries. Ayant eu l'occasion de parcourir longuement avec sa femme les régions de l'Aurès et d'en ramener des documents intéressants, il décide de consacrer à l'Aurès plusieurs ouvrages d'art. Le premier sera consacré à *Roufi.* Puis il publie *Alger - El Djezaïr*, recueil de croquis pris à Alger de 1924 à 1955. Il réalise aussi deux ouvrages pour la Shell, un sur *Les*

Baie d'Alger *(100 x 50)*

Jardins d'Algérie, en 1956, dont le texte est du professeur Georges Marçais, un autre, en 1957, sur un texte d'Emmanuel Roblès, *Du soleil sur les mains*. Il réalise également plusieurs maquettes de timbres, dont un pour le 30e Congrès de médecine en 1955, un autre pour la commémoration du bimillénaire de Tipasa.

L'indépendance de l'Algérie le contraint à quitter Alger, pour Nice puis Sénas. En 1964, il s'installe à Salon-de-Provence et reprend ses activités d'illustrateur pour les ouvrages du docteur Guigou : *Toubibs du Bled* et *Nostalgérie*. Mais c'est à Aubagne que s'arrêtera sa vie en 1989. ■

Le Marabout, Kabylie *(50 x 66)*

On peut retrouver ce peintre si sympathique dans l'ouvrage que lui a consacré sa femme, aidée de Jean-Pascal Hesse, *Benjamin Sarraillon (1900-1989). Peintre des visages d'Algérie*, ouvrage tiré à 500 exemplaires. A commander chez madame Moutte-Sarraillon, 65 rue Charles-Serre, 13300 Salon-de-Provence. 200 F. franco de port.

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Derniers mirages, par *Aimé Baldacci*, chez l'auteur, 11 rue de la Porte Jaune, 92380 Garches. 150 F.
Aimé Baldacci, en huit tomes, a raconté ses souvenirs d'Algérie. Souvenirs personnels, bien entendu, mais surtout souvenirs des événements. Son métier, sa situation, sa formation intellectuelle lui ont permis d'avoir une vue synthétique des événements d'Algérie, jusqu'au départ de la France en 1962. Il raconte très bien ce qui s'est passé – et c'est l'explication du titre de son ouvrage – lorsque le gouvernement français, persuadé que le Sahara resterait français, a créé en 1958 un ministère du Sahara. L'OCRS, organisation commune des régions sahariennes avait été conçue pour séparer le Sahara de l'Algérie. Et ce seront là les derniers mirages et la fin des espoirs sahariens de la France. Cette histoire, dramatique, est entrecoupée d'une chronique familiale, joies et ennuis mêlés, Aimé Baldacci continuant pendant une période d'assurer son poste de directeur de la Caisse des mines à Alger, ce qui l'obligeait à de fréquents va-et-vient entre Alger et Paris. Témoignage fort intéressant.

L'aventure de l'orange, par *Jean-Claude Beton et Gilles Brochard, avec la participation de Martine Broche et Sylvie Robert,* Denoël, 304 F.
En vérité, il s'agit bien d'une aventure qu'a connue le fruit d'or, un véritable mythe qui nous est conté dans un superbe album, richement illustré. "De sa naissance en Chine à la légende du Jardin des Hespérides, ce fruit rond comme un soleil, dont il a aussi la couleur, a voyagé d'un continent à l'autre... Reconnue, appréciée, enjolivée, cajolée et même transformée, l'orange est devenue, au fil du temps, l'un des fruits les plus désirés, ayant pour tout passeport celui de *reine des agrumes.*" Dans une deuxième partie nous est contée *la saga d'Orangina* qui est, elle aussi, une aventure "savoureuse". En résumé, et il est très difficile de résumer un tel album, cette aventure de l'orange est très complète et fera, à mon avis, un superbe cadeau pour les fêtes de fin d'année. Les illustrations sont de toute beauté.

Contes de ma province sanglante, *par Anne Cazal,* Jean Curutchet, éditeur. 120 F.
Anne Cazal est l'auteur d'un ouvrage paru en 1944 et intitulé *Le Ravin rouge.* Ce recueil de contes s'adresse à un enfant, "un enfant arraché à l'enfer... Tendre, fragile, fluet même, l'enfant blond écarquillait les yeux... Il était si beau, l'enfant venu du froid qui, désormais, serait son petit-fils." Julianne, la narratrice, est venue accueillir un enfant dont les deux premières années n'ont été que martyre et qu'elle va, espère-t-elle, aimer pour lui faire oublier. Son premier présent sera une pomme rouge étincelante. Anne Cazal a mis quelques vers en exergue. En voici trois pour présenter ces contes cruels :
"Parce que je n'oublie rien,
Je graverai la souffrance des miens au milieu des étoiles.
Regardez-les ce soir. Elles vous parleront d'eux."
Un livre que nous avons écouté.

Appelés en guerre d'Algérie, *par Benjamin Stora,* Découvertes, Gallimard, 73 F.
"Amnésie apparente, prudence, réveil douloureux : il reste décidément difficile, aujourd'hui encore, d'évoquer l'Algérie. De nommer ce conflit qui fit des centaines de milliers de morts du côté algérien, imposa une guerre cruelle à près de deux millions de soldats fran-

çais, chassa de leurs terres un million de Pieds-Noirs, et fit tomber une République." En 1986, le ministre de la Défense précise que le nombre d'appelés ayant servi en Afrique du Nord de 1952 à 1962 a été de 1 101 580 en Algérie, 121 257 en Tunisie et 120 163 au Maroc. "Des fantassins d'une guerre sans nom sont restés longtemps en Algérie : dix-huit, vingt-sept ou trente mois... Ils ont compris que ces "événements" qui secouaient un pays différent de la France étaient une guerre. Avec les embuscades, les quadrillages, l'attente la nuit en haut d'un piton, la mort atroce d'un de leurs camarades... Et puis, ils sont rentrés en métropole. Dans l'indifférence au mieux, dans le mépris au pire. Alors la plupart se sont tus." Peu à peu certains ont parlé ou plutôt on les a fait parler et bien souvent on a dit ce qui arrangeait tel ou tel parti politique. Trente-cinq ans après l'indépendance de l'Algérie, l'objectivité manque dans la plupart des écrits. On découvre que, dans ce conflit, dans l'exode qui a suivi, les grands "oubliés" sont ceux que, par commodité, on appela les harkis. On a su que grâce notamment à des officiers SAS, de nombreux harkis sont transférés en métropole et ce malgré le télégramme officiel (du 16 mai 1962) du ministre Louis Joxe qui "demande au haut-commissaire de rappeler que toutes les initiatives individuelles tendant à l'installation en métropole des Français musulmans sont strictement interdites". Le 15 juillet, une autre directive dit que : "les supplétifs débarqués en métropole en dehors du plan général seront renvoyés en Algérie".
En annexe, une chronologie, une bibliographie (environ 120 titres, toutes tendances confondues) et une filmographie. Très nombreuses illustrations, souvent inédites.

Des chemins où l'on se perd, hommage à Emmanuel Roblès, *sous la direction de Guy Dugas*, Carnets de l'exotisme, Le Torrii éditions, Poitiers. 150 F.
Emmanuel Roblès (1914-1995) était une personnalité attachante et cet hommage que lui rendent ses amis est en même temps une découverte des différentes facettes du personnage. Le titre est tiré d'une phrase de Thérèse d'Avila : "Tant de voyages, dans l'eau et la neige, les chemins où l'on se perd." L'avant-propos est un texte d'Emmanuel Roblès qui explique cet attrait de l'ailleurs : "Ce désir de partir, n'importe où mais loin, ailleurs en somme, m'a pris très jeune. Je suis né dans un port, ce qui est important... A douze ans je descendais sur les quais avec mes camarades de flânerie, je humais les odeurs, je me remplissais d'images." Le fonds Emmanuel Roblès a été légué par sa fille à l'Université Paul Valéry de Montpellier et l'inventaire fait par Elizabeth Pérez. Des repères biographiques permettent de situer les grandes étapes de sa vie. Les textes de ses amis (Jean Pélégri, Pierre Rives, Albert Camus, Robert Sabatier entre autres) nous rendent à nouveau présent ce Pied-Noir qui, malgré tous ces voyages n'avait jamais pu perdre son accent.

France, Israël, Tunisie, trois amours vécues, en joie et en larmes, *par Charles Haddad de Paz*, Ed. Gil Wern, 1997. 130 F.
"Né en 1910 à Tunis, d'un père tunisien et d'une mère livournaise, Charles Haddad a grandi dans un monde attaché à la tradition et au sionisme... Cet indéfectible amour pour Israël et ses frères, il le porte en son cœur depuis près de quatre-vingts ans." C'est A. Steg qui le peint ainsi. Après avoir vécu en Tunisie jusqu'en 1958, il arrive en France et une nouvelle vie commence pour lui, faite de militantisme en faveur d'Israël et d'activité en faveur de la paix. C'est un message d'amour et de paix qu'il délivre ici, avec l'ardeur, la joie de vivre d'un homme qui sera toujours jeune.

Les délices de la cuisine oranaise, par *Elisabeth Demaison,* Ed. Lacour, 25 passage Guérin, 30000 Nîmes. 100 F.
En une sorte d'avant-propos il nous est dit que "la cuisine oranaise, véritable cuisine cosmopolite, présente l'immense avantage de s'adresser aux êtres humains de toutes les civilisations, de toutes les coutumes". Nous trouvons ici les recettes de "Mémé d'Oran" qui, si nous en

jugeons par ce que nous lisons devait être une fine cuisinière. Et tous ceux qui se souviennent avec une certaine nostalgie des aubergines grillées au four, épluchées et mixées avec de l'huile d'olive, du citron, du yaourt, d'oignon cru et dégusté glacé ne bouderont pas leur plaisir à lire la recette de l'agneau pimenté aux olives, de la daurade au four, du riz aux crevettes et de bien d'autres plats succulents. Pour les "sucrés", ils retrouveront, bien sûr, la mouna, la confiture d'oranges, les cigares et makrodes aux amandes et autres friandises.

Le vent sur les tisons, *par Roland Jeanjean.* Ed. Lacour. 100 F.
En sous-titre : Vécu d'un pilote d'hélicoptère en Algérie. L'auteur faisait partie du Groupe d'Hélicoptères n° 2, basé à Sétif et qui rayonnait sur tout le Constantinois. Baptisé, à cause de sa forme certainement, banane volante, l'hélicoptère est une invention étonnante dont les avantages ont été très vite compris par les autorités militaires : facilité de manœuvre, rapidité de l'action, effet de surprise des largages, évacuation des blessés, tout cela explique que ces engins aient participé à la plupart des opérations. Les pilotes connaissaient bien les facilités de leur engin mais ils n'en ignoraient pas les faiblesses et les risques que leur faisaient courir ces faiblesses. Mais jamais ces hommes, malgré les risques connus, n'ont refusé de voler au secours de blessés. L'auteur raconte des histoires tristes ou gaies de ceux qu'il appelle "les apprentis sorciers". Ce livre a été écrit pour leur rendre hommage.

Les insurgés arabes internés à Calvi, *par Luc Tricou*, préface de Roch Albertini, chez l'auteur, U Carubellu, 20260 Calvi, 46 F. franco.
Cet opuscule d'une vingtaine de pages relate un fait d'histoire complètement inconnu, sauf de spécialistes. C'est à sa vocation de cartophile que Luc Tricou doit, et nous avec lui, de connaître l'histoire de ces révoltés kabyles de 1871 qui, pour la plupart, furent envoyés en résidence surveillée en Corse, à Calvi. Luc Tricou nous dit, en quelques mots, l'origine de cette révolte puis explique comment la pénurie de locaux carcéraux amena les autorités à envisager ces transferts. En 1871, mille détenus quittent l'Algérie – 100 iront à Porquerolles, 100 au fort Lamalgue, 250 à l'île Sainte-Marguerite. Les 550 autres débarquent en Corse, à Calvi. "Le terme employé à leur sujet, prisonniers, internés, est impropre. Il serait plus exact d'employer celui d'assigné à résidence", car ils pouvaient circuler librement, d'abord dans la citadelle... puis en ville. Certains louaient même des jardins inoccupés à des Calvais et en tiraient nourriture et profit. Il y eut aussi l'ouverture d'un "café maure", des mariages, etc. Pour ceux que cette étonnante péripétie de l'histoire intéresse, Luc Tricou donne une bibliographie.

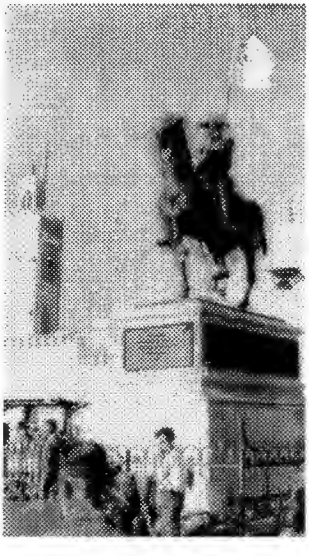
Les Mutins, *par Jean Brune*, Coll. France-Algérie. Editions Atlantis. Avant-propos de Francine Desaigne. Postface, notes et bibliographie de Wolf Abbes. 65 F. Chèque à adresser à l'ordre de Wolf Abbes, Ed. Atlantis, Geltendorfer Str. 17, D- 86316 Friedberg
Tél : 04982126798. Fax : 0498212679931.
Ce drame en quatre actes est malheureusement inachevé. Le manuscrit s'arrête au milieu du dernier acte, devant le tribunal militaire. Le lecteur a donc la possibilité de choisir la fin de la pièce après avoir pesé les arguments et s'être substitué aux juges. Ce drame est une transposition de celui qu'ont vécu tant d'officiers français après l'échec du putch et la politique d'abandon du général De Gaulle. On trouvera dans *Les Mutins* les mots : honneur, idéal, devoir qui ont animé la révolte des soldats perdus de l'Algérie. L'amour n'est pas absent de ce beau texte ni même la tendresse.

A signaler pour faire l'objet d'un prochain compte rendu :
Parcours d'un privilégié, par Albert Landy. Mémoire de notre temps. Albert Landy n'est autre qu'André Lanly, l'auteur du livre *Le français d'Algérie*, bien connu de nos lecteurs.
La Traversée du mal, entretien de Germaine Tillion avec Jean Lacouture. Ed. Arléa.
Juger en Algérie 1944-1962, *Le Genre Humain,* sept. 1997, 95 F..

Rencontre à Neuilly

Alain Amato

Je ne l'avais jamais vue, mais je la connaissais bien. Tout d'abord ce fut une approche furtive. Pour le Constantinois que j'étais, Alger, la capitale, c'était loin, plus de dix heures d'un train dont on ne connaissait que l'heure de départ (très approximative d'ailleurs), celle de l'arrivée, plus que secondaire, étant sujette à trop de caprices. Des tantes et des cousines s'y étaient quelquefois rendues pour y rencontrer d'autres tantes et d'autres cousines. Elles avaient joué à la marquise de Sévigné en ponctuant leurs séjours non pas de longues lettres, il faisait trop chaud pour écrire, mais par des cartes postales plus commodes, où l'immense place du Gouvernement, prise sous des angles différents, me laissait apercevoir une masse immobile et sombre au milieu d'une foule toute en mouvement. Cette masse muette représentait la statue équestre du duc d'Orléans.



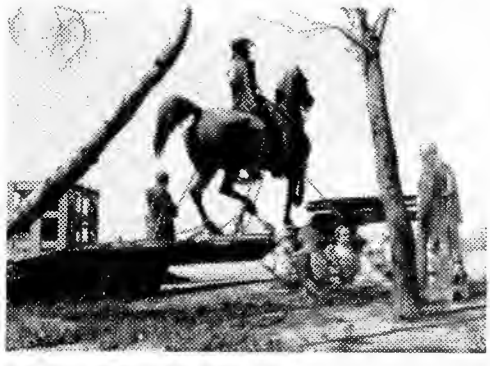
Nous aimions les chevaux, ils nous étaient familiers. Nombre de calèches et de charrettes parcouraient la ville en tous sens. Pour le duc, sans savoir ce qu'il avait fait exactement dans notre pays, son nom nous était tout aussi familier. A Constantine, une place portait son nom ce qui, pour moi, était une excellente carte de visite. A l'école Diderot, je me souviens qu'au dernier trimestre, les cours d'histoire de l'Algérie ne faisaient pas recette. L'énoncé des gouverneurs qui s'y étaient succédé depuis la conquête nous laissait totalement indifférents. Cette même conquête entreprise par des rois caracolant à la tête de mousquetaires, voilà qui eût enflammé nos jeunes imaginations. C'est pour cela que nous, les descendants de républicains, loin d'être royalistes, nous étions contents qu'un duc ait séjourné en Algérie. Comme on disait rue de France, cela faisait *smart !*

Donc au départ tout était flou : un duc méconnu et sa statue quelque part en un Alger que je ne connaîtrais jamais, à l'instar de ces hommes qui leur vie durant ne connaîtront qu'un seul type de femme. L'image se précisa en juillet 1962. Une simple photo de presse dans un journal où l'on voyait de près la statue. Au bras du duc on avait accroché un drapeau d'abord secret parce qu'interdit, maintenant étalé au grand jour et dont la couleur verte nous avait fait frissonner.

Treize années plus tard, j'entamais cette grande aventure que fut la reconstitution de l'histoire de ces monuments, édifiés en Algérie, exilés en France en 1962. De très nombreuses cartes postales et photos me montrèrent la statue du duc d'Orléans à toutes les époques de sa vie algéroise. De près, lorsqu'elle était seule sous ce soleil de midi cher à Albert Camus et chanté par Jules Lemaître ; de loin, émergeant au-dessus des flâneurs venus chercher la fraîcheur du soir.

Les peintres, qui l'avaient fait figurer sur des toiles me transmirent par le jeu des couleurs l'atmosphère jadis ressentie, appuyés par les écrivains qui, à l'aide de mots, avaient figé dans le texte l'ambiance disparue de la place et de sa statue. Dans le même temps, par le biais des documents de l'époque et des récits historiques, j'appréhendais la personnalité du duc d'Orléans qu'une mort stupide avait fauché à trente-deux ans. Il avait aimé l'Algérie et y avait été particulièrement regretté, ce qui avait amené l'érection d'une statue équestre.

Ainsi tout se précisait, l'image de la statue, de son environnement et le personnage qu'avait



été le duc. Restait à localiser la statue en France. Nous savions qu'elle avait été rapatriée, elle figurait sur les listes de transferts. Nous la crûmes un moment remontée à Eu, en Haute-Normandie, mais ce n'était que le second exemplaire, celui de Paris qui, après avoir été déplacé à Versailles sous le Second Empire, venait de trouver en 1976 une place légitime dans un château ayant appartenu au roi Louis-Philippe. Et puis la même année je réussis à la retrouver. Elle gisait dans un hangar de l'Armée à Vincennes en attendant d'être remontée à Neuilly. Je racontai le tout en onze pages et quelques clichés dans mon livre. Je la connaissais bien, très bien même... mais je ne l'avais toujours pas vue.

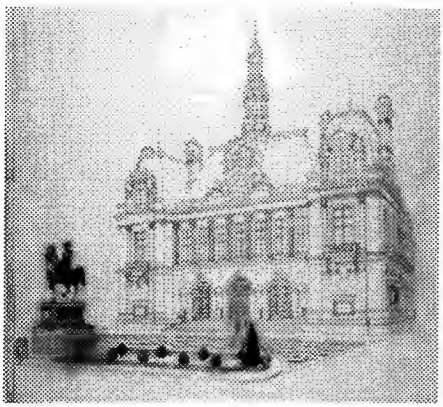
Vendredi 13 février 1981. Matin de février glacial, le train fonce vers Paris. Un soleil flamboyant embrase l'horizon, pas un seul nuage, les champs sont givrés. J'ai acheté *Ouest-France* à une vieille marchande qui piétinait devant la gare et je le lis maintenant bien au chaud dans le wagon. Au détour d'une page j'ai un gros pincement au cœur, un article porte comme titre : "Un Rennais à l'inauguration de la statue du duc d'Orléans à Neuilly." C'est ça l'information. Le titre du livre et l'édition figurent dans le texte, mes éditeurs seront contents. La statue est succinctement présentée, elle aussi sera contente !

Onze heures à Neuilly, je descends à la station Sablons, prends la rue Louis-Philippe, traverse la place Winston Churchill pour arriver au début du boulevard Inkermann. Enfin je la vois, masse verdâtre sur socle blanc, tout au bout de ce long boulevard bordé d'une double rangée d'arbres. Elle me tourne dos, mais je reconnais tout de suite sa silhouette. C'est bien elle. J'aperçois d'abord des drapeaux, puis, un peu partout, des agents de police à fourragères rouges et, devant des barrières, des troupes en uniformes bleus, ce sont des Chasseurs. Le duc avait créé ce corps d'armée.

Enfin, j'arrive sur les lieux. Je musarde autour de la place, comparant le volume de la statue, de son socle – qui me paraissent très grands et beaucoup plus hauts que je ne les imaginais – et de la place, cette nouvelle place qui ne peut supporter la comparaison avec celle d'Alger. Je la trouve petite et sans caractère, en un mot, fade. Cette place, c'est le dernier avatar de l'histoire de notre statue. A l'origine, elle devait être remontée devant l'Hôtel de ville de Neuilly mais, en définitive, elle a échoué à ce qui est plus un carrefour qu'une place (intersection des boulevards Victor-Hugo, Inkermann et rues Chauveau et de Lesseps). Je vérifie sur le devant

du monument si la plaque est bien celle d'Alger, où doit figurer la mention : "... et la population de l'Algérie...". Oui, tout est en ordre. Je retrouve mes amis qui forment la majorité de la foule venue assister à l'inauguration, car si on ôte les agents de police, les anciens combattants et leurs drapeaux, la troupe et sa musique militaire, les officiels qui arrivent et les journalistes qui les entourent, il ne reste plus grand monde sur cette place où la température ne dépasse pas les deux degrés. Visages connus des personnalités pour les avoir vus à la télévision : Achille Peretti, maire de Neuilly, les ministres Jacques Dominati, Monique Pelletier et Jean-Philippe Lecat et aussi le comte de Paris. Tout commence par une *Marseillaise*. Le maire de Neuilly prend le premier la parole : "C'est en vérité la seconde inauguration..." Qu'elle est loin la première, cent trente-six ans derrière nous et sur une autre planète. La mosquée de la Pêcherie est étrangement absente du paysage. Sa blancheur s'est réfugiée dans le burnous que porte le recteur de la mosquée de Paris, présent au pied de la tribune où les Français d'Algérie ne sont guère présents. Après deux brefs discours, les officiels font le tour de la place pour aller découvrir la plaque d'inauguration placée à l'arrière du monument. La *Sidi-Brahim*, air des chasseurs, retentit, et puis c'est tout. Mais où donc est le *Chant des Africains* ? C'est pourtant nous qui l'avions en partie payée cette grande carcasse de bronze ! A la fin de la cérémonie, Achille Peretti à qui je suis présenté me dira : "Alors vous voyez... elle est bien mise en valeur !" Avec mon sourire numéro un je lui dis oui. Peut-on comparter ce qui n'est pas comparable ? Et puis, après tout, peut-être que pour les gens d'ici c'est un bel emplacement. En nous quittant, le comte de Paris me serre la main et me fait remarquer qu'il a fait bien froid. La simplicité de cette poignée de main et des propos qui l'accompagnent sont comme un clin d'œil du duc par descendant interposé... Il est midi vingt, la place est rendue à la circulation. Le soir, seul FR3 Ile-de-France parlera, trop brièvement, de la cérémonie. La photo de l'inauguration a fait la une de *L'Aurore* avec pour titre : "D'Alger à Paris : 20 ans". *Le Monde* a titré son article : "Trois ministres inaugurent, à Neuilly, la statue du duc d'Orléans".

Je la connaissais bien, mais maintenant je la connais encore mieux pour l'avoir rencontrée à Neuilly le jour de sa seconde inauguration, une cérémonie où des personnages officiels ont prononcé des paroles officielles devant un parterre d'officiels. Jeu entre initiés où les fantômes du passé furent escamotés, n'est-ce pas Jules Lemaître, toi qui aurais pu écrire :



Sous le froid soleil qui glace,
Les membres du gouvernement
Sont venus sur la place
Consacrer le monument,

Et depuis le treize février,
Date de l'inauguration,
Le duc et son destrier
Règlent la circulation. ■

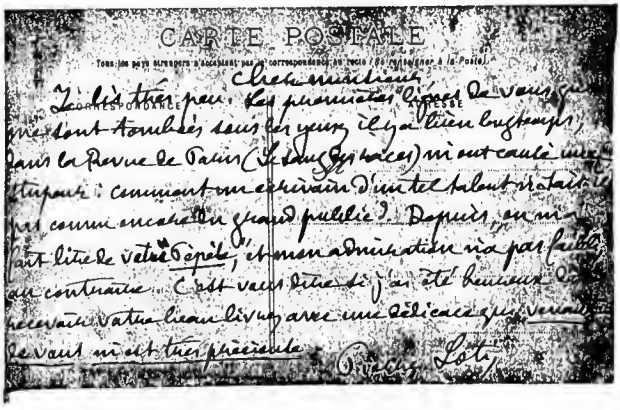
A. Amato, *Monuments en exil*, L'Athlantrope.

Mémoire plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

Supplément au n°13

Septembre 1997



CARTE POSTALE

Tous les avis relatifs à l'adresse sont portés au recto (à l'exclusion de la Poste).

ADRESSE SEULE

Cher monsieur,

Je lis très peu. Les premières pages de vous que j'ai lues sont tombées sous les yeux, il y a bien longtemps, dans la Revue de Paris (Le Duc des Lacs) m'est resté une stupeur : comment un écrivain d'un tel talent n'était pas connu encore du grand public ? Depuis, on m'a fait lire de vous Dépêche, et mon admiration n'a pas faibli au contraire. C'est vous dire si j'ai été heureux de recevoir votre beau livre, avec une dédicace qui venait de vous m'est très précieuse.

Bien à vous

Louis Latour

son père magistrat dans plusieurs villes de l'Algérie puis son époux, officier au Maroc et en Afrique Noire. Installée ensuite à Alger, elle s'occupe très activement jusqu'à l'indépendance du pays de divers services sociaux. Après 1962, en France, c'est bientôt le monde de l'édition qui retient son intérêt et ses compétences au sein de maisons d'édition renommées (Taillandier, Bordas, Atlas). C'est tout naturellement qu'elle se spécialise dans la littérature nord-africaine en participant au lancement et à la vie de la revue *L'Algérianiste*. Parallèlement elle participe très tôt aux destinées du *Centre de Documentation Historique de l'Algérie*, dont elle crée et dirige les *Dossiers de la Mémoire*. Puis c'est la naissance de *Mémoire d'Afrique du Nord* avec les *Cahiers d'Afrique du Nord* et la revue *Mémoire Plurielle*. Ainsi, commente le Délégué, avec d'autres, Jeanine de la Hogue, dans le domaine de l'esprit, a aidé à forger l'image de ces écrivains tels les Algérianistes qui ont, à l'instar des Orientalistes dans le domaine de la peinture, contribué à donner à l'Afrique du Nord son rayonnement et enrichi son patrimoine trop souvent limité au simple folklore. C'est en témoignage de tous ces apports et actions tout au long de ces années, qu'il remet alors à Jeanine de la Hogue les insignes de l'Ordre du Mérite. Très émue, celle-ci remercie le président et le délégué de leurs discours. Elle tient également à associer à son mérite tous ceux qui travaillent avec elle au sein de *Mémoire d'Afrique du Nord*. C'est au nom de ses nombreux amis qu'Odette Goinard remet alors à Jeanine de la Hogue deux écrits autographes de Maurice Barrès et Pierre Loti adressés à Louis Bertrand à l'occasion de la sortie de son livre *Le sang des races*. Le nom de cet écrivain qui a tant aimé l'Algérie venait ainsi en contrepoint des évocations précédentes. Jeanine de la Hogue remercie Odette Goinard et tous ses amis et invite l'assemblée à se rendre dans la salle voisine pour un pot de l'amitié.

Principales publications
Les Pieds-Noirs, préface d'Emmanuel Roblès, divers auteurs, éd. Philippe Lebaud
Mémoire écrite de l'Algérie, avec Simone Nerbonne, éd. Maisonneuve et Larose
Les Pieds-Noirs, ouvrage collectif, avant-propos de Marie Cardinal, éd. Belfond
Des Chemins et des Hommes, préface de René-Jean Clot, avec Anne-Marie Briat, André Appel, Marc Baroli, éd. Harriet
Mon Algérie, présenté par Jean-Pierre Stora et Monique Ayoun
Ballade triste pour une ville perdue, nouvelles, éd. Harriet
Nombreux articles, préfaces d'ouvrages.

Jeanine de la Hogue, très touchée des nombreuses marques d'amitité reçues à l'occasion de cette distinction, demande à tous ses amis de bien vouloir l'excuser. Car elle n'a pas répondu à chacun mais remercie vivement tous ceux qui ont eu envers elle un geste amical.

Conférences et activités
Anne-Marie Briat

Chers amis,

Nous espérons que vous avez passé de bonnes vacances et nous vous informons que nos activités, pour le quatrième trimestre, ont déjà repris avec la causerie sur les spahis au musée de l'Armée. Puis viendra le voyage d'études en Lorraine le 18 octobre et le café littéraire animé par l'acteur constantinois Jean Négroni, qui lira un texte de Charles Poncet sur Camus.
Nous vous espérons nombreux à toutes ces manifestations et nous vous rappelons que nous tenons à la disposition de tous nos adhérents les cassettes et les textes imprimés des conférences ou causeries auxquelles ils n'auraient pu participer. Cette proposition s'adresse plus particulièrement à nos adhérents de province. Nous publierons dans le supplément de notre prochain numéro la liste de ces textes ainsi que la manière de vous les procurer. Vous pouvez d'ores et déjà en faire la demande à Anne-Marie Briat.

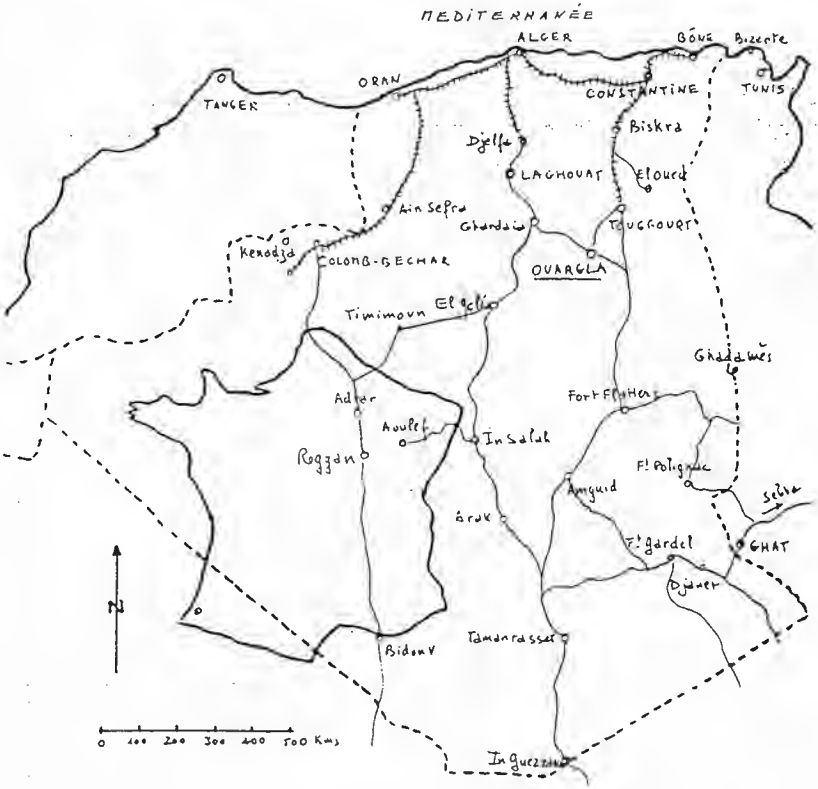
Mercredi 11 juin 1997

L'aventure du Sahara algérien. Conférence d'Aimé Baldacci. Académie des Sciences d'Outre-Mer

Aimé Baldacci n'était pas un inconnu pour la plupart des adhérents réunis ce jour-là. Né à Alger, il a fait ses études au Lycée Bugeaud, puis à l'Université d'Alger où il a obtenu un doctorat en droit et plusieurs diplômes. Sa carrière s'est déroulée principalement au Gouvernement Général et dans les diverses instances administratives des Territoires du Sud où il a occupé d'importantes fonctions. Après avoir rappelé les différentes caractéristiques géographiques, géologiques et humaines du Sahara, Aimé Baldacci a retracé brièvement l'histoire des expéditions et missions françaises qui s'achevèrent au début du siècle avec la complète pacification de cet immense territoire. La France apportait la sécurité en mettant fin aux escarmouches locales. Elle a, de plus, aboli l'esclavage des Noirs venus du Sud et fondé les bases d'une structure administrative dont bénéficièrent les diverses populations qui peuplaient le désert. Depuis la loi de 1902 qui a rattaché le Sahara à l'Algérie et fait du Gouverneur Général le préfet des Territoires du Sud, de nombreuses dispositions furent prises, notamment après 1945, qui décidèrent des découpages administratifs successifs et des différentes attributions financières et administratives réparties entre Paris et l'Algérie. L'auteur sut décrire avec précision mais aussi avec émotion la grande aventure pétrolière qui débuta comme on le sait avec, en 1956, les découvertes de pétrole à Hassi-Messaoud et de gaz à Hassi R'Mel. Désormais la scène change avec ces découvertes. La loi de 1957 qui crée l'O.C.R.S. et qui est complétée en 1959, a des ambitions plus larges que celles de l'administration des Territoires du Sud. Un ministère du Sahara est créé à Paris tandis qu'une administration des départements sahariens fonctionne à Alger. L'exploitation pétrolière, la mise en place de pipe-lines avec terminal, d'abord à Philippeville, puis à Bougie qui devient ainsi le troisième port de France, attestent cette formidable aventure. Elle devait être soutenue par le développement accru du secteur agricole, l'ouverture d'écoles et la construction de logements. Mais le 5 septembre 1961, le général De Gaulle considère que le Sahara a un caractère algérien. C'est le glas de la présence française au Sahara. En 1962 tout est consommé, une antenne est nommée au Rocher Noir pour passer les consignes au F.L.N.

Cette causerie était aussi un hommage à tous les hommes de bonne volonté qui ont apporté leur compétence à la mise en valeur du Sahara. L'orateur fut longuement applaudi par l'assitance et remercié par le président Augarde.

Aimé Baldacci est responsable du Club littéraire de l'A.T.S.C.A.F. Paris du Ministère des Finances, membre fondateur de la R.A.H.L.A. Il a écrit plusieurs ouvrages se rapportant à l'Algérie, dont *Les souvenirs d'un Français d'Algérie* (8 tomes).



Souvenirs, souvenirs, histoires courtes

Nous ouvrons aujourd'hui une rubrique alimentée par vos souvenirs, de préférence insolites et souvent puisés dans d'anciens journaux, revues. C'est Luc Tricou qui inaugure cette rubrique. Il a découvert d'anciens numéros d'*Illustrations algérienne, tunisienne, marocaine* et de l'*Afrique du Nord illustrée*. En voici quelques extraits savoureux :

Du crabe et des lapins : en Oranie, dans les années 1900, on chassait les lapins de Garenne en les attirant grâce à une patte de crabe. On otait la mandibule mobile et on perçait l'autre d'un petit trou. Quant on aspirait, les lapins sortaient de leur terrier. Il ne restait plus qu'à les tirer !

L'hydrocycle : on a revu à la télévision de vieux films sur les inondations à Paris en 1910 et l'on présentait comme une nouveauté un homme circulant sur l'eau à l'aide d'une sorte d'ancêtre du pédalo. Mais savez-vous qu'en 1908 un certain Kaspar réalisa des démonstrations à Alger et à Tunis de son invention nord-africaine, *l'hydrocycle* ? Il avait imaginé d'adjoindre à un cadre de bicyclette deux flotteurs en tôle galvanisée de 3 m,35 de long. Il atteignait la vitesse de 10 km à l'heure. Il avait même adjoint à son *hydrocycle* un moteur de 1 cv 1/4, *la moto-sacoche* qui permettait d'atteindre 16 km à l'heure.

De son côté, un Philippevillois tentait en juin 1908 de marcher sur l'eau avec son *podoscaphe* en bois et réussissait même à faire le tour de l'avant-port de sa ville !

Une femme, la première, à la Cour d'Alger : le mercredi 8 juillet 1906, devant la 1ère Chambre de la Cour, au Palais de Justice d'Alger, quatre jeunes avocats prêtaient serment. Jusque là rien que de très normal, sinon que, pour la première fois, une femme se présentait devant la Cour. Blanche Azoulay était, en effet, la première femme à porter, en Afrique du Nord, la robe d'avocate. De plus, comme vous pouvez en juger, elle était fort jolie.

Alger gronde : une nouvelle, révélée par la Société des Artistes Orientalistes et le Syndicat des Artistes Professionnels agita la ville d'Alger. Ces deux organismes adressent une missive au Gouverneur Général de l'Algérie, Monsieur Steeg, dénonçant la décision de la Chambre de Commerce d'Alger d'installer sur la vieille darse de

l'Amirauté un terre-plein et des hangars destinés à l'amerrissage des avions du Service Postal Aérien. La presse alerte l'opinion publique. Le Dr Aboulker interpelle le bureau du Conseil Général. Alger gronde. Devant l'ampleur de la réaction, le Préfet Alliez s'engage personnellement à soutenir la protestation du Conseil Général. Le projet fait long feu.

Les années 30

Musée des Monuments français (24 janvier-15 avril 1997) - L'architecture et les arts de l'espace entre industrie et nostalgie.

Note sur l'exposition

La décennie qui s'ouvre avec la crise de 1929 est marquée par toutes les contradictions de l'entre-deux guerres. Siège des certitudes comme des interrogations qui façonnent l'urbanisme européen et nord-américain, la ville des années 30 reflète les avancées techniques et les idéologies politiques. On pouvait ainsi voir dans les nombreuses salles de l'exposition différents plans d'aménagement et projets de bâtiments conçus par les plus grands architectes pour Paris, Rome, Berlin, Chicago entre autres. Une de ces salles était consacrée à Le Corbusier qui a conçu des plans pour de nombreuses villes d'Europe, d'Asie, d'Afrique. Ebloui par Alger "fête des colonies d'Afrique" et par la découverte aérienne du M'Zab, il compose pour Alger un réseau de voies rapides et de souples courbes sur un site "fait par la Casbah". Selon lui, la ville rénovée aurait dû constituer avec Paris, Rome et Barcelone, le quadrilatère fondamental de la culture latine. On sait que son plan pour Alger ne fut pas retenu. L'énergie de Le Corbusier se consacre alors à un projet de gratte-ciel pour le quartier de la Marine et à un projet d'aménagement de la petite ville de Nemours. Ces projets n'eurent pas plus de succès.

On pouvait voir dans la salle :

. le plan Obus pour Alger - projet B - 1932/1933 - crayon sur calque

- le projet d'aménagement de Nemours - 1934 - maquette originale en bois et plâtre.

Amical message du trésorier

Le trésorier remercie tous les adhérents qui ont acquitté leur cotisation pour 1997 et prie instamment ceux qui ne l'ont pas encore fait d'avoir la gentillesse de le faire. Il rappelle à ceux qui désireraient régler dès maintenant leur cotisation pour 1998 que, par décision de l'Assemblée générale, la cotisation de base est passée de 75 F. minimum à 90 F. minimum.